

Colloque organisé à l'occasion des 20 ans du DSF

20 ans d'expérience – Un défi pour l'avenir

Palais des Congrès de Beaune, 10 et 11 mars 2009

Le Département de la santé des forêts,

un corps à corps avec la complexité

Christian Barthod

Sous-directeur des espaces naturels

Direction de l'eau de la biodiversité

Ministère de l'écologie, de l'énergie, du développement durable

et de l'aménagement du territoire

20, avenue de Ségur, 75700 Paris, France

tel. : 33 1 42 19 19 26 ; fax : 33 1 42 19 19 78

Email : christian.barthod@developpement-durable.gouv.fr

Si le Département de la santé des forêts (DSF) est né d'une décision politique du 24 septembre 1987, a été formalisé par une circulaire du 10 mai 1988, et est devenu opérationnel au 1^{er} janvier 1989, ses racines sont à chercher dans les grandes interrogations du débat international et français sur les pluies acides au début des années 1980. Il est le fruit d'un petit nombre de convictions fortes acquises à cette occasion par un groupe restreint d'hommes partageant certaines préoccupations et sensibilités, au premier rang desquels Francis Rinvillle, directeur des forêts, et Jean-François Lacaze, chef des départements forestiers de l'INRA et du Cemagref, mais comprenant aussi Pierre Bazire, chef de l'Inventaire forestier national, Maurice Bonneau, directeur de recherche à l'INRA, et Pierre Martinot-Lagarde, directeur technique de l'ONF.

À l'époque, jeune chef du bureau de la recherche et de la technologie à la direction des forêts, j'ai eu le privilège de participer à leurs débats et d'avoir été choisi pour donner corps à leurs intuitions, sans doute parce que j'adhérais pleinement à leur vision, et que mon poste me donnait accès aux idées, résultats et concepts brassés par le monde scientifique. Parmi le petit nombre de convictions fortes que j'évoquais, figurait le sentiment de la complexité qui se cache derrière des questions telles que la santé des forêts, l'équilibre dynamique des écosystèmes, l'identification des interactions et rétro-actions en leur sein ou encore la recherche des causes quand une forêt manifeste une situation de crise. Il y avait un refus viscéral, quasi-épidermique, des discours simples et des approches réductrices qui cherchaient alors souvent à faire de la forêt l'équivalent d'un champ de maïs.

Le Département de la santé des forêts ne doit jamais oublier qu'il n'est pas le seul « produit » de cette volonté politique qui a cherché à traduire en termes opérationnels, en outils et modes opératoires les convictions fortes dont je parlais précédemment. Dans le contexte de la fin des années 1980 et du début des années 1990, la structuration du réseau européen systématique des placettes d'observation et la création du réseau RENECOFOR, grâce au support de Georges Touzet, directeur général de l'ONF, appartiennent au même mouvement créateur, relèvent de la même logique et doivent être compris, aux côtés du DSF, comme des outils complémentaires des forestiers pour approcher les questions de la santé des forêts, de l'équilibre dynamique des écosystèmes, et la recherche des causes, des interactions et rétro-actions quand une forêt manifeste une situation de crise.

Au sein de ce tripode cohérent, le DSF devait gérer le quotidien des crises sanitaires, assister les gestionnaires forestiers, insuffler l'approche écosystémique dans le traitement des crises sanitaires de tous genres, et acquérir (structurer) une mémoire longue sur le fonctionnement et les dysfonctionnements des écosystèmes forestiers gérés. Le réseau européen devait aider à objectiver cette approche au quotidien, donner des éléments pour mettre le « local » en perspective, et permettre de déceler prématurément des évolutions redoutées ou supposées. Le réseau RENECOFOR visait à mieux connaître le fonctionnement des écosystèmes forestiers et leurs réactions à des perturbations, et à permettre, en lien avec la recherche, l'élaboration de modèles prenant en compte toute la complexité traduite par les données recueillies et permettant d'anticiper les évolutions possibles.

Je ne suis pas capable aujourd'hui de dire si les trois outils ont parfaitement fonctionné comme ils étaient pensés. Je vous en laisse le soin, mais il me paraît essentiel de garder en mémoire l'ensemble et la cohérence des objectifs recherchés, de réexaminer périodiquement les choix d'il y a vingt ans, afin de conserver cette approche cohérente, et d'organiser inlassablement les « pontages » entre les outils. Il me semble par exemple essentiel que les correspondants-observateurs du DSF aient un accès privilégié, adapté et commenté à tous les résultats en même temps qu'à toutes les questions soulevées par le réseau RENECOFOR, synthétisés lors du colloque de Beaune en 2007. Il existe en effet une pesanteur normale et quasi inévitable conduisant à ce que chacun des trois outils fonctionne de façon autonome, et que la machine à simplifier la complexité se remette en route. La pire des situations pour moi, celle qui signerait l'échec de ces vingt ans, serait de revenir aujourd'hui dans la situation du début des années 1980, en remplaçant simplement le facteur « pluies acides » par le facteur « changements climatiques » dans un discours simple, réducteur et convenu dont les forêts et les forestiers seraient les victimes à moyen terme.

En disant cela, je ne conteste ni ce qu'a apporté le débat sur les pluies acides et les charges critiques, ni la réalité et le danger des polluants atmosphériques, et encore moins le besoin impérieux de continuer à s'y intéresser maintenant que le sujet ne fait plus recette. Bien sûr, je ne conteste pas non plus l'importance et l'enjeu de travailler sur tous les impacts en retour des changements climatiques sur les écosystèmes forestiers, et des crises sanitaires prévisibles. Mais je souhaite rappeler les impasses intellectuelles et pratiques découlant des effets de mode, de la paresse des investigations, de l'incapacité à voir ce qu'on n'a pas envie de voir. Le DSF est né en réaction à une attitude du début des années 1980, avec comme primat le respect de la complexité des écosystèmes forestiers, se traduisant notamment par le refus de chercher un facteur explicatif unique et intégrateur, et par l'ouverture du regard et de l'esprit.

Il n'est pas possible, dans la réflexion et l'action sur la nature, de se limiter au seul regard de l'écologie scientifique, pas plus qu'aux seuls regards épistémologique, sociologique ou philosophique. Il faut, coûte que coûte, faire des aller et retour entre plusieurs approches, tenter de tenir ensemble des regards contradictoires, penser successivement faute de pouvoir tenir ces différents aspects dans une seule approche, accepter avec Blaise Pascal la contradiction des vérités et la vérité des contraires. Il est nécessaire et fructueux de se tenir à la lisière de plusieurs mondes. Car la réalité des écosystèmes relativement peu artificialisés que sont les forêts est complexe, et les idées simples conduisent tout droit à la déperdition d'énergie et de créativité dont l'agronomie moderne a tant souffert et dont elle cherche aujourd'hui à sortir. Comme Gaston Bachelard, philosophe des sciences mort en 1962, le reconnaissait, le simple n'existe pas : il n'y a que du simplifié. La science est une simplification heuristique nécessaire pour dégager certaines propriétés, voire certaines lois. Encore faut-il ne pas confondre ce « simplifié » avec la réalité qu'il tente de mieux cerner dans un souci opérationnel.

Ma génération d'étudiants à l'Agro de Paris, puis à l'ENGREF, au milieu des années 1970, ou plus exactement une partie des étudiants, découvrait, en marge de l'enseignement officiel encore bien peu ouvert sur ces questions, les livres d'écologie fondamentale de François Ramade et les débuts en 1977, avec « La nature de la nature », de l'œuvre monumentale d'Edgar Morin sur la complexité. Il s'agit aujourd'hui de « classiques », mais à l'époque le choc de leur nouveauté a beaucoup fait pour fonder certaines de mes convictions profondes, celles que j'ai cherché à traduire en principes d'actions lorsque la confiance du petit groupe de décideurs forestiers de l'époque m'a permis de proposer des choix fondateurs pour le suivi de la santé des forêts.

Trente ans après, alors que l'écologie scientifique a relativement bien su se faire intégrer dans le paysage intellectuel des décideurs et praticiens forestiers, même si beaucoup de progrès sont encore possibles, je me permettrai d'insister plus particulièrement sur deux pensées d'Edgar Morin qui m'ont aidé à regarder d'une certaine manière le débat sur les pluies acides et les enjeux de la création du DSF :

- 1) « L'hypothèse que la crise est un révélateur signifiant de réalités latentes et souterraines, invisibles en temps dit normal, est heuristique par rapport à l'hypothèse contraire qui considérerait la crise comme épiphénoménale¹ » ;
- 2) « Pour concevoir la dialogique de l'ordre et du désordre, il nous faut mettre en suspension le paradigme logique où l'ordre exclue le désordre. Il nous faut concevoir une relation fondamentalement complexe, c'est à dire à la fois complémentaire, concurrente, antagoniste et incertaine entre ces deux notions². »

Plus tard Edgar Morin ira un cran plus loin en articulant très explicitement ordre, désordre, interaction et organisation, selon une logique que les connaisseurs des écosystèmes forestiers peuvent comprendre aisément. C'est pourquoi, dans la plupart des textes sur le DSF, j'ai affirmé et répété que son objet n'est pas seulement les dysfonctionnements des écosystèmes forestiers, mais bien le fonctionnement et les dysfonctionnements des écosystèmes forestiers.

¹ In Pour une sociologie de crise, 1968

² in La nature de la nature (Méthode 1), 1977

Ma femme étant chirurgien, vous me permettez un détour par ce que les chirurgiens appellent la « clinique ». Il s'agit de la médecine qui se fait au pied du lit du malade, sur la base des symptômes, pour diagnostiquer le geste opératoire à faire. C'est un peu l'esprit du métier demandé au personnel du DSF, permanents et correspondants-observateurs. La clinique suppose de savoir voir ce qui permet d'ordonner les faits et d'aboutir au diagnostic pertinent et donc au bon traitement. Ce n'est pas évident, car d'une part il faut se défaire de ses a priori, ne pas arrêter précocement ses investigations, être intellectuellement ouvert à l'imprévu, d'autre part il faut, à contre-courant de ce que je viens de dire, capitaliser sur l'expérience, faire des hypothèses, vérifier méthodiquement ce qui cadre et ce qui ne cadre pas avec cette hypothèse, en se méfiant des symptômes polyvalents. Car voir, c'est entrevoir, comme Gaston Bachelard le rappelait : on ne voit que ce qu'on est prêt à voir. « D'où l'importance de connaître quelques bons signes cliniques bien contrôlés ; ce n'est pas leur nombre qui importe, mais leur qualité : il ne faut pas les compter, mais les peser. Il reste bien entendu, la règle valant pour la clinique entière, qu'il n'y a pas de signe absolu, toujours présent, toujours précoce, toujours clair à lire. », rappelait le Pr Henri Mondor en 1928.

La « clinique », comme toute connaissance, sélectionne donc ce qu'elle considère comme des données significatives, et rejette à la périphérie ce qu'elle voit (et donc accepte de voir), mais sans leur donner du sens. En être conscient doit inciter à ne pas se contenter de plaquer sur la réalité des schémas a priori qui empêchent souvent de « voir », puis de « peser » correctement les « potentialités de sens » de certaines données. Mais le travail du DSF est encore confronté à un degré supérieur de complexité. En première analyse, au moins pour un chirurgien, le fonctionnement du corps humain est un invariant, alors que les débats sur les pluies acides, puis sur les changements climatiques nous ont appris que ce que nous considérons comme des invariants dans le fonctionnement des écosystèmes peut en réalité évoluer à une vitesse qui doit nous empêcher de considérer le « système » des interactions, rétro-actions et boucles récursives comme définitivement établi. Nous devons accepter de nous confronter à des incertitudes, liées à notre capacité de « voir », puis de « donner du sens » à ce que nous voyons.

Mais au-delà de la complexité du fonctionnement et des dysfonctionnements des écosystèmes forestiers, qui est la base partagée des trois outils dont le DSF fait partie, sa spécificité, son défi particulier, la difficulté à surmonter qui conditionne sa réussite est de s'affronter également à la complexité du réseau des acteurs de la forêt, au premier rang desquels les propriétaires et gestionnaires forestiers, avec leurs motivations, leurs regards à la fois personnels et professionnels sur la forêt, leurs contraintes et leurs aspirations, parfois pas totalement explicites. En effet nous ne sommes pas dans un « système de type médical », avec diagnostic et prescription souvent non discutable, comme le dispositif de la protection des végétaux a longtemps donné l'impression d'avoir fait le choix. Il est généralement nécessaire de remettre en perspective les options possibles par rapports aux projets et contraintes du décideur forestier, entrer en dialogue avec lui, sans jamais oublier que le discours explicite et rationalisant peut parfois occulter les raisons profondes de certains choix, y compris celui de ne pas choisir et d'attendre.

Conclusions

La pensée occidentale recherche l'universalisme, et l'histoire prodigieuse des sciences depuis le siècle des Lumières n'a fait que conforter cette sensibilité. Elle a développé à cet effet une véritable ascèse de l'esprit, qui a historiquement permis à l'homme de s'affranchir de la prison du particularisme local et de se doter d'outils opérationnels extraordinairement efficaces dans le domaine des « sciences dures », et raisonnablement efficaces dans le domaine des sciences humaines. Mais trop souvent cette quête respectable s'est déformée en une recherche de principes, lois et mécanismes simples, dont la validité doit s'affirmer au-delà de la diversité des lieux et des cultures.

Les esprits formés à cette discipline intellectuelle éprouvent généralement un penchant net à privilégier une approche simplificatrice, tout entière tournée vers l'action, qui regroupe toute une diversité de situations dans des catégories communes, et cherche une grille d'analyse qui s'affranchisse, autant que faire se peut, des spécificités, particularités et paramètres mal quantifiables. Dès lors une pensée qui se veut universelle rencontre souvent de graves difficultés à se confronter à la complexité locale.

Lorsque j'ai fait mes propositions sur le mode de fonctionnement très particulier du DSF, je ne connaissais pas les travaux d'Henri Ollagnon, professeur de gestion patrimoniale à AgroParisTech, mais a posteriori je me reconnais volontiers, au moins partiellement, dans son approche opératoire de la complexité. C'est pourquoi je lui emprunterai en conclusion ses formulations concernant les valeurs permettant de se confronter à la complexité tout en la respectant :

« La question est celle du mode de réduction, légitime, de la complexité des problèmes, en prônant l'alliance d'une intelligence intuitive et d'une intelligence universaliste. L'objectif est de susciter les conditions qui permettent une appropriation, par les partenaires potentiels identifiés, d'un patrimoine commun qui fonde l'identité de chacun dans un monde en évolution, et qu'il convient dès lors d'agir ensemble. Le moyen est une gestion adaptative par objectif de qualité, et surtout pas une gestion fixiste qui prétend mettre en œuvre des outils valables en tous lieux et en tous temps. La condition, dans une société de droit, est de garantir à la fois l'envie et la sécurité des acteurs, ce qui n'est possible que dans un processus qui privilégie le contrat et le suivi de la mise en œuvre de ce contrat. ».

Le contrat peut paradoxalement se révéler d'autant plus solide qu'il est fragile et nécessite de vérifier très régulièrement l'adhésion des parties. C'est un peu le pari fait pour le DSF, qui l'a accompagné durant ses vingt premières années.

* * *